

MAMAN

ma
mama
maman

Les deux mamelles de l'homme

Le premier mot articulé par l'homme pourrait bien avoir été : « MA ! ». C'est en tout cas ce que suggère le compositeur américain Leonard Bernstein réfléchissant à quoi aurait pu ressembler la parole primitive des hommes, à l'orée du langage, du chant et de la musique :

“ ... I began by imagining myself a hominid infant, just lying there, contentedly trying out my new-found voice. Mmmmm!... then I got hungry: MMM-AAA!-lo, I had invented a primal word: MA, mother. This must be one of the first proto-words ever uttered by man; still to this day most languages have a word for mother that employs that root, MA, or some phonetic variant of it. All the Romance languages: *mater*, *madre*, *mère*, and so on; the Germanic: *Mutter*, *moder*; the Slavic: *mat*, *matka*; Hebrew: *Ima*; Navajo: *shi-ma*; even Swahili and Chinese and Japanese they call her *Mama*.” Bernstein, L. (1976), *The Unanswered Question: Six Talks at Harvard*. Cambridge (MA): Harvard University Press, p.13 ; série de six conférences accessibles aussi sur Youtube).

D'un point de vue graphique, dans l'alphabet romain ou même cyrillique le signe phonémique « M » se dessine comme deux courbes qui sont analogues à la paire de seins dont nous dépendons physiologiquement et psychologiquement d'une façon absolue et « sacrée » au début de la vie. Cette dépendance est d'autant plus exacerbée par le fait que la période infantine de notre espèce est particulièrement longue. Par rapport aux autres mammifères, nous avons une proclivité unique à dépendre d'autrui, à s'attacher à la mère

en particulier. Ceci est pour le meilleur et pour le pire car cette dépendance continue tout au long de notre existence, qu'on le veuille ou non, à cause de notre conscience « réfléchissante » et nos capacités à transcender le ici et maintenant en voyageant dans le temps avec notre mémoire et autres projections dans le futur. De ce point de vue, on peut dire que nous sommes incomparables aux autres animaux et que la place de la mère dans la psyché humaine est incommensurable. Nous sommes des mammifères psychologiquement à part et nos deux mamelles sont d'un autre ordre. On peut dériver deux axiomes essentiels dérivant de cet état de chose :

- 1) on naît trop tôt (immaturité prolongée du début de la vie humaine)
- 2) très vite on devient conscient que l'on va mourir (honte et conscience de soi humaine)

Je pense que ces deux axiomes déterminent une grande part de la métapsychologie humaine. Ils donnent une place toute particulière à la mère de l'homme.

Par rapport à toutes les autres espèces de primate, nous sommes particulièrement immatures à la naissance, contraints à une « extéro-gestation » prolongée. L'évolution humaine vers le bi-pédalisme (locomotion debout qui libère les mains et l'habileté motrice) redresse le pelvis de la mère, ce qui a eu pour conséquence un canal de la naissance plus étroit et tortueux, ceci combiné avec un élargissement de l'encéphale du petit d'homme Sapiens Sapiens (le cerveau et l'enveloppe osseuse encore molle du crâne). Ces faits en cascade, aléas de notre évolution, ont déterminé une naissance particulièrement précoce qui a dû être compensée par des soins maternels prolongés. Il faut chercher là les raisons primordiales de la place incommensurable de la maman hu-

maine, probablement aussi les origines de toute la culture des soins qui entoure le jeune humain jusqu'à l'adolescence et souvent même au-delà.

Les recherches récentes sur la première enfance montrent combien le nouveau-né est capable de distinguer perceptivement sa mère sur la base d'odeurs, de gestes, de regards, ses façons de parler et d'animer son corps dans les soins. De nombreux travaux montrent par exemple qu'à deux mois l'enfant préfère le rythme interactif propre de la mère à celui d'une étrangère, même si ce rythme n'est pas optimal d'un point de vue clinique, la mère étant souvent dépressive dans les mois qui suivent l'accouchement. Dès les premières heures, le bébé s'habitue aux signatures motrices de la mère, le rythme et la prosodie idiosyncratique de sa voix, ses paroles, ses gestes et ses réactions que le nouveau-né très vite prévoit, qui le rassure, et auxquels il tend à être davantage attentif. Cette niche maternelle perdure bien au-delà des premiers mois, modifiée par la séparation institutionnelle qu'est l'école ou le travail, mais qui de fait dure toute la vie et que l'enfant devenu adulte tend à reproduire avec ses propres enfants. Il est bien connu que les méfaits de l'abus et de la maltraitance ont tendance à être reproduits par leurs victimes. Il en est de même pour les bienfaits d'une relation amoureuse et saine.

Un dilemme spécifiquement humain provient de l'immaturité prolongée de l'enfance humaine. Le bébé s'attache très vite à la mère dont il dépend pour des années à venir. En même temps, très vite l'enfant montre des velléités incontournables d'indépendance, d'aller explorer le monde tout en ayant un besoin tout aussi incontournable de maintenir une proximité avec la mère. Vers neuf mois, lorsque l'enfant commence à se mouvoir tout seul, il manifeste une exclusi-

vité et un attachement redoublé avec la mère, un besoin de proximité et une peur nouvelle des étrangers, ce que l'on appelle parfois « l'angoisse du 8^{ème} mois ». Pour résoudre ce conflit existentiel, l'enfant développe des moyens pour engager l'attention « téléguidée » ou à distance de la mère alors qu'il explore le monde hors de son giron. Il incorpore le regard et l'attention rassurante de la mère dans son exploration du monde. C'est l'émergence de l'attention conjointe qui préfigure le langage symbolique. L'enfant devient « référentiel » dans ses échanges avec la mère ce qui le prépare à comprendre et à produire « le verbe » par quoi tout commence si l'on croit l'Évangile de Saint Jean. Mais le verbe, dont les racines seraient maternelles en suivant les intuitions de Leonard Bernstein, n'est pas la seule marque de notre humanité.

Dans le contexte d'une immaturité prolongée, l'enfant très tôt développe un sens de soi qui est incomparable et unique, autre caractéristique primordiale de notre espèce. Il s'agit d'un sens de soi « conceptuel » en plus d'un sens implicite du corps différencié, situé et instrumenté dans l'environnement que les bébés comme la plupart des autres animaux manifestent dès les premières heures de vie (voir Rochat, P. (2006). *Le Monde des Bébés*, Paris : Odile Jacob).

Le sens de soi « conceptuel » correspond à une conscience de soi comme objet de contemplation, en particulier une évaluation de sa propre valeur au travers du regard des autres. C'est la prise en compte de sa propre réputation. Être humain c'est être concerné par sa propre réputation et l'enfant très vite développe cette propension toute humaine qui est à l'origine d'émotions comme la honte ou la culpabilité, fondements psychiques de la morale explicite dont est seule capable notre espèce.

Charles Darwin remarquait déjà que l'homme était le seul animal à rougir et s'interrogeait sur cette propension qui met en exergue le malaise face à une dévaluation de soi, le sentiment d'être révélé et livré au public dans sa vulnérabilité. Darwin se demande pourquoi la nature aurait sélectionné une pareille publicité de ses états mentaux qui de prime abord, d'une façon irrésistible, nous rend tout particulièrement vulnérables. Dans son livre sur l'expression des émotions chez l'homme et l'animal (1872/1965) : « Le rougissement est la plus curieuse et la plus humaine de toutes les émotions. » (trad. p. 309). Beaucoup de travaux documentent l'émergence de telles émotions qui seraient uniques à l'homme.

L'enfant se reconnaît dans le miroir vers la fin de la deuxième année. Il réagit quand il remarque une anomalie sur son visage et essaye de la corriger en se touchant plutôt qu'en touchant l'image réfléchi par le miroir. Avec ce geste, il commence à s'objectiver et à s'identifier sur la surface réfléchissante. Il reconnaît aussi que ce qu'il voit de lui-même dans le miroir c'est ce que les autres voient. Ceci explique que l'enfant dès ce moment, tend à exprimer de l'embaras ou un manque de naturel face à son image spéculaire, comme nous avons tous tendance à l'être en tant qu'adulte face au miroir, en écoutant sa propre voix enregistrée ou en se voyant sur des images. L'enfant devient conscient de lui-même, de ce qu'il représente pour autrui. C'est le début des calculs de la réputation et les sources tant de l'embaras que de la fierté et la gloire de soi.

L'émergence du soi « réputé » est manifeste dès l'âge de 3 ans à peu près. L'enfant dès lors se projette systématiquement dans le regard évaluateur d'autrui, devient conscient de sa présentation publique et de la gestion de sa proximité

sociale. C'est aussi les débuts du mensonge et autres secrets. De façon nécessairement complémentaire, l'enfant prend aussi conscience des risques du rejet social et de l'ostracisme, les affres potentiels du destin et les limites propres à sa personne et à sa destinée.

Cette conscience projetée de soi comme objet d'évaluation et de contemplation est unique à notre espèce pour qui elle est particulièrement exacerbée (voir Rochat, P. (2009). *Others in Mind*. N.Y.: Cambridge University Press). La lutte pour la reconnaissance nourrit la psyché humaine. Être socialement transparent, isolé et l'absence de reconnaissance équivalent à la mort psychique de l'individu. Avec l'émergence d'un sens de soi réfléchi et conceptuel, nous devenons conscients que l'on peut mourir pour autrui et que ce destin est incontournable. Ceci est la seconde mamelle de la psyché humaine.

C'est dans ce contexte existentiel et psychique particulier à notre espèce que doit se penser la mère de l'homme. La prématurité très prolongée de notre espèce et notre capacité à s'objectiver dans le regard évaluateur d'autrui font que, la mère de l'homme représente a fortiori notre étalon primordial d'une reconnaissance de soi, de l'amour de soi et de la confiance en soi. Par conséquent, la mère est aussi ce que l'on redoute le plus de perdre tout en sachant que cette séparation est inéluctable. Cette conscience incomparable de la mère et de notre propre destin n'est que le produit de l'évolution.

C'est aussi la source d'une appréhension indomptable, celle d'être un jour tout seul face à son destin, le cadeau empoisonné que la nature fait aux individus de notre espèce.